# PRÉSENCE magazine

Volume 10 • N° 79

DÉCEMBRE 2001 • 4,50 $

RENCONTRE

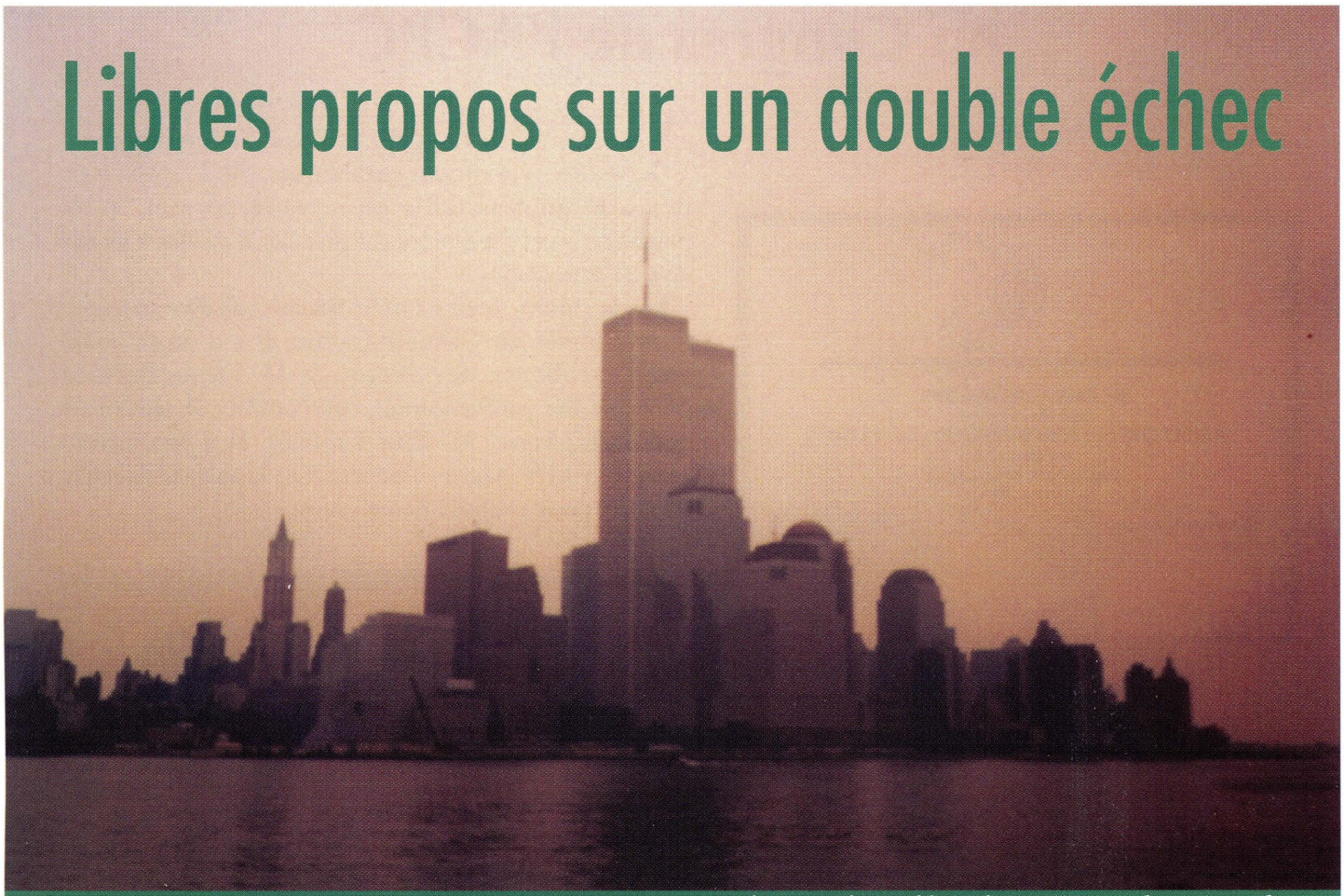
PAMELA CHRABIEH

DOSSIER

## Place aux jeunes... anonymes!

MARIE GRATTON

# Libres propos sur un double échec



*Manhattan et le World Trade Center avant le 11 septembre.*

MARIE-THÉRÈSE GUILBAULT

**Dans *La Spirale de la peur*, Eugen Drewermann écrit: *«L'une des principales raisons pour lesquelles éclatent les guerres est [...] le sentiment d'être humilié, méprisé, de subir une honte nationale, d'être sans valeur parce que l'on est militairement le plus faible, et que l'on a le "dessous".»* Mais depuis le 11 septembre 2001, on l'aura compris, cela n'explique pas tout.**

Dans l'ouvrage que je viens de citer, le célèbre théologien et psychanalyste allemand traite essentiellement des rapports complexes et pervers qui se sont tissés pendant trop de siècles entre *«le christianisme et la guerre»*. Il y soutient une thèse audacieuse, puisqu'il prétend que seule la religion, et non pas le recours à des considérations morales, si édifiantes et lénifiantes soient-elles, peut pacifier les individus et les nations. L'éthique, on le sait bien, commande habituellement de faire la paix, mais toute l'histoire de l'humanité est là pour témoigner qu'elle a au contraire choisi, à tout propos, de faire la guerre. Drewermann nous dit que le salut consisterait plutôt à *«ne rien faire»*, pour consentir à trouver dans la certitude de l'amour inconditionnel de Dieu pour chacune de ses créatures l'estime et la reconnaissance dont toutes et tous nous avons besoin pour nous apaiser et nous rassurer intérieurement.

Quand quelqu'un défend une pareille idée, il ne faut pas s'étonner que naisse un soupçon: cet homme n'est rien d'autre qu'un doux sinon un dangereux rêveur, dont il faut se méfier, tout particulièrement dans les temps que nous vivons. Il est de l'étoffe, dira-t-on, qui détourne ses congénères des champs de bataille, pour mieux les inciter à marcher à l'abattoir. Les attentats terroristes dont nous n'avons pas fini de subir les contre-chocs se présentent justement comme une «guerre sainte» menée au nom et pour l'honneur d'Allah. Pourtant, on ne saurait soupçonner Drewermann d'ignorer la pernicieuse logique de ce type de conflit, puisque qu'il connaît, et évoque dans son ouvrage, la kyrielle de guerres désastreuses dans lesquelles s'est engagé le christianisme au nom de sa foi. Le peuple chrétien a pris les armes tout au long de son histoire pour *«convertir»* les *«païens»*, pour pourchasser les *«hérétiques»*, pour ramener de force au bercail les *«schismatiques»* et pour anéantir les *«infidèles»* au cri de *«Dieu le veut!»*.

Si les nations se font la guerre, ce n'est pas seulement parce qu'elles s'estiment méprisées, bafouées ou spoliées, c'est plus encore, peut-être, parce qu'elles arrivent à diaboliser *«l'autre»*.

Si, pour un instant, au lieu de le percevoir comme un être abject, elles parvenaient à le considérer lui aussi comme une créature de Dieu, aimée du même amour dont elles sont aimées, comment pourraient-elles lui vouloir assez de mal pour en venir à considérer sa mort comme un bien? Et non seulement comme un bien en soi, mais comme un bien dont le leur dépende? Drewermann croit tenir la réponse, je vous la glisse en passant: nous ne nous croyons pas vraiment que Dieu nous aime inconditionnellement. Ce doute nous tourmente, et loin de nous rendre plus vertueux, il fait de nous des êtres agressifs et revanchards. À cela nous avons peut-être quelques excuses, tant de discours nous ont autrefois si bien appris à redouter les jugements divins annoncés comme implacables et commandant des punitions éternelles. Faut-il s'étonner que notre inconscient collectif en ait conservé, malgré lui, quelques traces? Mais fermons tout de suite cette parenthèse qui nous éloigne un peu de notre propos, et replongeons dans notre brûlante actualité.

Les discours incendiaires qui fusent de toute part, tant chez les terroristes que chez ceux qui ont entrepris de riposter à leurs attaques — en essayant, tant bien que mal, de réduire, sinon d'anéantir, leurs effrayantes ambitions et capacités de nuire —, prennent bizarrement les mêmes accents. Le «Mal», c'est l'autre. Le «grand Satan», *the Evil One* c'est encore et toujours l'autre. On a le «Bien» pour soi. *America go to Hell*, écrivent les uns sur leur front, et en anglais, pour que l'injurieuse malédiction ne se perde pas dans la Babel médiatique. *God Bless America*, chantent les autres. *Got mit uns*, «Dieu avec nous», clamaient déjà les nazis pour s'encourager à mettre sans scrupule l'Europe à feu et à sang.

Quand l'éthique échoue, plaidait Drewermann dans *La Spirale de la peur*, l'espoir réside dans la mystique. Mais quand la mystique est à ce point dévoyée que, bien loin d'être en mesure de prendre le relais d'une morale que les instincts guerriers battent en brèche inexorablement, elle en provoque, accroît et multiplie les dérives, vers quoi peut-on se tourner pour limiter les dégâts?

Une chose m'apparaît certaine depuis le 11 septembre: l'extrême désarroi qui frappe présentement l'Occident, devenu victime désignée du terrorisme islamiste, tient pour une large part au fait que sa civilisation séculière ne comprend plus, mais plus du tout, la logique interne des guerres menées au nom de Dieu, de Yahvé ou d'Allah. Nous, Occidentaux, admettons assez aisément que des peuples puissent choisir de se battre pour défendre des intérêts économiques, politiques ou territoriaux. Rien d'étonnant à cela, puisque là résident nos valeurs. Nous tenons nous-mêmes à maintenir notre niveau de vie, à préserver nos libertés démocratiques et à vivre sur une terre qui nous soit une patrie. Mais il nous paraît absurde que des hommes choisissent de courir eux-mêmes, et allègrement, à la boucherie, d'y condamner les autres à leur corps défendant, parce que telle serait la volonté d'un Dieu vengeur et conquérant. Le délire des tenants d'un islam dévoyé au-delà de toute mesure nous renvoie les échos d'une époque que nous croyions à jamais révolue, mais qui renaît avec une virulence inouïe, et pour notre malheur.

On a beaucoup dit et écrit ces derniers temps que nous étions catastrophés parce que la terreur avait frappé à nos portes, chez nos plus proches voisins et que, de ce fait, notre propre maison nous paraissait brusquement en péril. C'est vrai, du jour au lendemain, nous sommes tous devenus New-Yorkais. Devant le mur de Berlin, ce symbole de l'oppression communiste, John F. Kennedy n'avait-il pas fait vibrer la corde sensible de tout le monde libre en terminant son discours par un vibrant: *Ich bin ein Berliner*? Devant ces pierres élevées et scellées par le pouvoir des uns désireux de tenir les autres à merci, il pouvait lui aussi se dire Berlinois. Qui aurait songé à le lui reprocher? Il n'est pas vrai que nous soyions jusqu'à ce jour restés insensibles aux actes de barbarie que les «fous d'Allah» ont perpétré contre leurs coreligionnaires — leurs premières victimes, ne l'oublions pas —, qui ne font pas du Coran une lecture aussi belliqueuse et moralement tatillonne qu'eux. Mais il est certain que le sentiment d'impuissance qui nous submerge maintenant que le danger s'est rapproché, existait déjà devant toutes les exactions des extrémistes algériens et des talibans, pour ne parler que d'eux. Faut-il s'en scandaliser à l'extrême quand on sait que les auteurs de tous les méfaits commis en terre d'Islam, et que l'Occident a dénoncés, ont trouvé dans ces protestations des prétextes pour attaquer avec une fureur redoublée les «puissances du Mal» vouées prétendument à la corruption des fidèles d'Allah?

Si nous sommes confrontés au double échec de l'éthique et de la mystique, c'est que l'une et l'autre ont été confisquées par une idéologie haineuse et mortifère qui a su soumettre l'individu à la tyrannie des archétypes. Dans cette logique, l'ennemi réel ou fantasmé devient l'incarnation du Mal. Contre lui il faut défendre son territoire, le pourchasser comme une bête, mettre à l'abri de ses griffes femmes et enfants. Il n'est point dans la défense de cette cause sacrifice trop grand. Ainsi, comme le remarque avec justesse Eugen Drewermann dans le premier tome de son ouvrage *Psychanalyse et exégèse*, dans ces conditions, la disposition apparemment héroïque au sacrifice de sa vie est sans valeur, *«car le dévouement et l'enthousiasme collectifs d'une masse sont faciles à détourner par d'habiles démagogues, pour le meilleur comme pour le pire, et c'est manifestement le pire qui s'est produit souvent»*. Et il poursuit: *«La moralité est une réalisation individuelle.»* Puis il ajoute: «[...] *le naufrage de l'individuel dans le monde des archétypes est toujours synonyme de destruction de toute morale.»*[1] Peut-être serions-nous aussi en droit d'ajouter: et de toute mystique. ■

1. Eugen Drewermann, *Psychanalyse et exégèse*, tome 1, *Rêves, mythes, contes, sagas et légendes*, Paris, Éd. du Seuil, novembre 2000 pour la traduction française, p. 182.